



*Les aventures et découvertes  
d'un petit garçon...*

## Les beaux textes choisis par Loulou

# LE FORGERON.



Emile ZOLA

(nouveaux contes à  
NINON)

*mise en forme Christian Raiteux*



\*\*\*

*Le forgeron assez grand, le plus grand du pays, les épaules noueuses, la face et les bras noirs des flammes de la forge et de la poussière de fer des marteaux. Il avait, dans son crâne carré, sous l'épaisse broussaille de ses cheveux, de bons gros yeux d'enfant, clair comme de l'acier.*

*Sa mâchoire large roulée avec le délire, des bruits d'haleine qui ronflaient, pareils à la respiration et aux gaietés géantes de son soufflet ; et quand il levait les bras, dans un geste de puissance satisfaite, geste dont le travail de l'enclume lui avait donné l'habitude.*

*Il semblait porter ses 50 ans plus gaillardement encore qu'il ne soulevait « la demoiselle ». Une masse pesant 25 livres ( 12 kg 500 ), une terrible fillette qu'il pouvait seul mettre en danse, de Vernon à Rouen.*

\*\*\*

*J'ai vécu une année chez le forgeron, toute une année de convalescence... J'étais parti allant*

devant moi, me cherchant, cherchant un coin de paix et de travail... C'est ainsi qu'un soir, sur la route, après avoir dépassé le village, j'ai aperçu la forge, isolée, toute flambante, placée de travers à la croix des quatre chemins. La lueur était telle que la porte charretière, grande ouverte, incendiait le carrefour, et que les peupliers, rangés en face, le long du ruisseau, fumaient comme des torches. Au loin, au milieu de la douceur du crépuscule, la cadence des marteaux sonnerait à une demi-lieue, semblable au galop de plus en plus rapproché de quelques régiments de fer.

Puis, là, sous la porte béante, dans la clarté, dans le vacarme, dans l'ébranlement de ce tonnerre, je me suis arrêté, heureux, consolait déjà, à voir ce travail, à regarder ces mains d'homme tordre et aplatir les barres rouges.

J'ai vu, par ce soir d'automne, le forgeron pour la première fois. Il forgeait le soc d'une charrue. La chemise ouverte, montrant sa rue de poitrine, où les côtes, à chaque souffle, marquaient leur carcasse de métal éprouvé, il se renversait, prenait un élan, abattait le marteau. Et cela sans arrêt, avec un

balancement souple et continu du corps, avec une poussée implacable des muscles.

Le marteau tournait dans un cercle régulier, emportant des étincelles, laissant derrière lui un éclair. C'était « la demoiselle » à laquelle le forgeron donnait ainsi le branle, à deux mains, tandis que son fils, un gaillard de 20 ans, tenait le fer enflammé au bout de la pince, et tapait de son côté, des coups sourds étouffaient la danse éclatante de la terrible fillette du vieux.

Toc, toc, toc, toc, en eût dit la voix grave d'une mère encourageant les premiers bégaiements d'un enfant. « La demoiselle » valsait toujours, en secourant les paillettes de sa robe, en laissant ses talons marqués dans le soc qu'elle façonnait, chaque fois qu'elle rebondissait dans l'enclume. Une flamme saignante coulait jusqu'à terre, éclairait les arêtes saillantes des deux ouvriers, dont les grandes ombres s'allongeaient dans les coins sombres et confus de la forge.

Peu à peu, l'incendie pâlit, le forgeron s'arrêta. Il resta noir, debout, appuyer sur le manche du marteau, avec une sueur au front qu'il

n'essuyait même pas. J'entendais le souffle de ses côtes encore ébranlées, dans le grondement du soufflet que son fils tirait, d'une main lente...

Souvent, je passais ma journée à la forge. L'hiver surtout, par les temps de pluie, j'ai vécu toutes mes heures là, qu'il pétrissait à sa guise, me passionnait comme un drame puissant. Je suivais le métal du fourneau sur l'enclume ; j'avais de continuelles surprises à le voir se ployer, s'étendre, se couler, pareil à une cire molle sous l'effet victorieux de l'ouvrier.

Quand la charrue était terminée, je m'agenouillais devant elle, je ne reconnaissais plus l'ébauche informe de la veille, j'examinais les pièces, rêvant que des doigts souverainement forts les avaient ainsi prises et façonnées sans le secours du feu...

Et le forgeron plaisantait souvent. Il disait que toutes les terres lui appartenaient, que la forge depuis plus de 200 ans fournissait des charrues à tout le pays. C'était son orgueil. Pas une moisson ne poussait sans lui. Si la plaine était verte en mai et jaune en juillet, elle lui devait cette soie changeante.

Il aimait les récoltes comme ces filles, ravi des grands soleils, levant le poing contre les nuages de grêle qui crevaient. Souvent, il me montrait aux loin quelques pièces de terre qui paraissait moins large que le dos de sa veste, et il me racontait en quelle année il avait forgé une charrue pour ce carré d'avoine ou de seigle.

À l'époque du labour, il lâchait parfois ces marteaux : il venait au bord de la route ; la main sur les yeux, il regardait la famille nombreuse de ses charrues mordre le sol, tracer leurs sillons, en face, à gauche, à droite. La vallée en était toute pleine. On eût dit, à voir les attelages filer lentement, des régiments en marche. Les socs des charrues luisaient au soleil, avec des reflets d'argent. Et lui levait les bras, m'appelait, me crier de venir voir quelle « sacrée besogne » elles faisaient.

C'est là, dans la forge, au milieu des charrues, que j'ai guéri à jamais mon mal de paresse et de doute.